

Entretien avec André Gladu

Françoise Wera

Volume 13, numéro 4, automne 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33870ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Wera, F. (1994). Entretien avec André Gladu. *Ciné-Bulles*, 13(4), 26–29.

«Le processus créateur m'a toujours fasciné.»

André Gladu

par Françoise Wera

«**L**es mots nous regardent, le mot liberté, le mot égalité, le mot fraternité, ils nous demandent de partir avec eux jusqu'à perte de vue... Car il n'est pas question de laisser tomber notre espérance!»

Ces mots de Gaston Miron tirés du spectacle «La Marche à l'amour» révèlent tout le poète, héros passionné du dernier documentaire d'André Gladu, **Gaston Miron (les outils du poète)**. Après la musique, la peinture, le documentariste André Gladu nous entraîne à la découverte d'une des grandes figures de notre littérature et poursuit son inlassable quête de ce qu'est la culture, la valeur de l'artiste et la liberté à l'intérieur de la société.

Ciné-Bulles: Tous vos films parlent de l'art, que ce soit la musique, la peinture ou la littérature... Votre regard se pose souvent sur les artistes. Est-ce la beauté, le rôle de l'artiste ou l'aspect culturel qu'il y a derrière l'art qui vous attire?

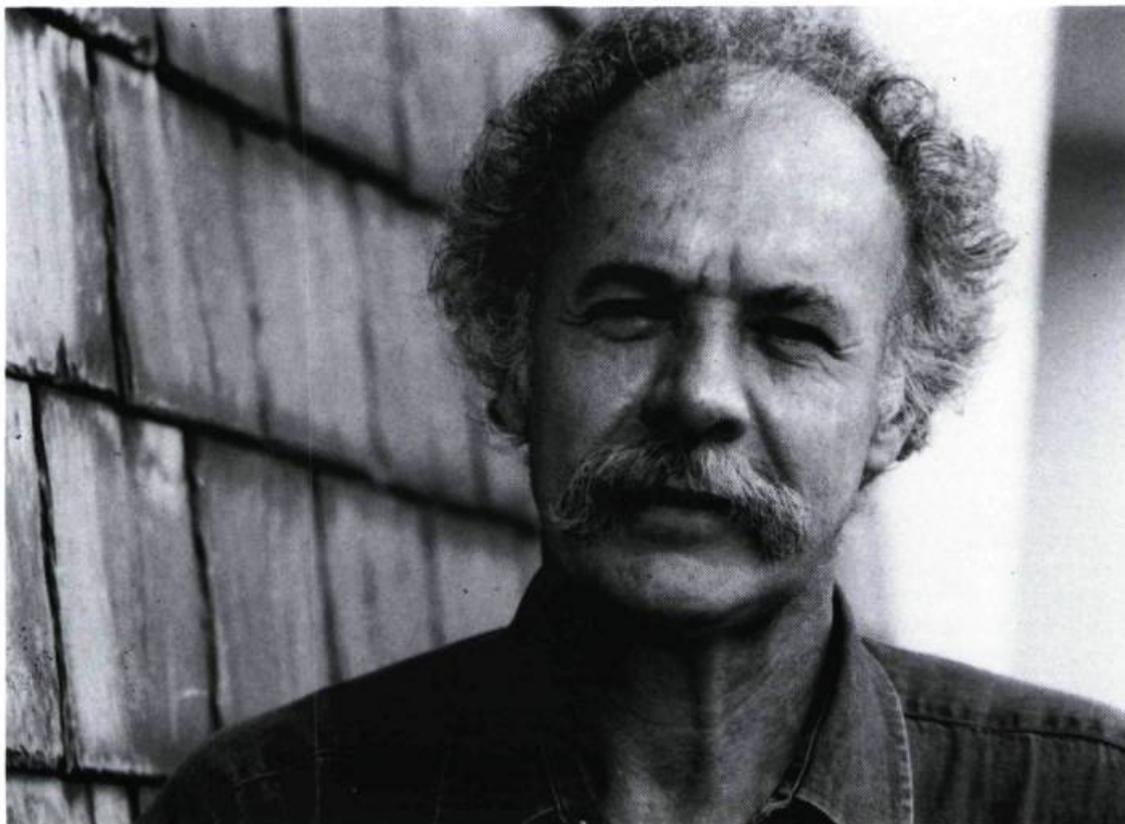
André Gladu: Si j'étais né dans une famille de sportifs, je m'intéresserais au sport. On retrouve dans le sport ce dont nous parlons, cette volonté de gens qui travaillent ensemble, qui, d'un coup, marquent un but. Il y a quelque chose de bien fait dans le sport de haut niveau. J'ai la même émotion devant un trapéziste ou un gymnaste au sol qui exécute un exercice de façon presque parfaite que lorsque j'entends un poème ou un air de musique. Je suis toujours touché quand je vois un être humain bien faire quelque chose. Cela me vient de ma famille. Jeunes, nous avons appris à faire attention à ce genre de choses. Mon père m'amenait souvent dans les musées. Il me montrait à regarder, me parlait de la technique. Ce sont des petites choses qu'un enfant apprend et qui lui permettent de s'interroger sur ce qui le touche dans un tableau. Le processus créateur

m'a donc toujours fasciné. En même temps, comment peut-on parler du processus créateur, des artistes, sans parler de culture. C'est le terreau, la terre dans laquelle ils fonctionnent. Alors parler de la culture, du pays, du peuple, cela va ensemble. C'est dans ce sens que ces questions m'intéressent. Je trouve que, dans une société, les artistes sont porteurs d'une certaine valeur. Pas tous bien sûr: il y a des réactionnaires, des arrivistes, des carriéristes, des ambitieux qui tueraient leur mère pour faire un pas en avant, des «bullshiteurs» comme il n'y en a pas dans d'autres métiers, mais il y a aussi des gens extraordinaires, qui portent plus que leur art, qui ont une grande lucidité. Et au Québec nous avons de ces artistes qui portent bien notre culture et notre identité. Alors j'ai envie de parler d'eux.

Ciné-Bulles: Le documentaire sur Gaston Miron s'inscrivait dans cette démarche?

André Gladu: Tout d'abord, il me faut préciser que chaque fois que je fais un film sur un artiste, que ce soit Gaston Miron ou Alfred Pellan, l'idée première n'est jamais de faire un film sur lui. Je n'ai pas le culte des personnes. Au début, je voulais faire un film sur un certain sens de la liberté au Québec qui nous est particulier en Amérique du nord. À la Nouvelle-Orléans, quand je tournais un film sur le jazz, je me promenais dans les parades le dimanche pour comprendre comment les Noirs dans le ghetto réussissaient à s'organiser de façon traditionnelle depuis plus de 100 ans. Ces parades démarrent vers 11 heures le matin, font le tour du quartier, pour aboutir deux heures plus tard dans leurs petits clubs, des centres communautaires. Dès que la grosse caisse lançait son rythme, nous n'étions plus aux États-Unis mais au Sénégal ou au Mali. Ces Noirs qu'on dit si américains retrouvaient tout d'un coup leur identité culturelle, leurs racines africaines. Ce n'est pas seulement une question d'identité mais aussi un cri de liberté qu'ils expriment dans leur musique. C'est d'ailleurs de là que vient le jazz.

Je me suis alors posé la question: qu'est-ce qui incarne ce cri de liberté chez nous? Il y a la danse, la musique, j'ai fait d'ailleurs une série de films sur le son des Français d'Amérique, mais ce n'est pas cela d'abord et avant tout. Il y a le théâtre, la chanson, mais il y a surtout la parole. Et qui sont ceux qui parlent de liberté quand ils prennent la parole, ce sont les poètes... Et qui parmi les poètes parle et dit les choses que j'ai entendues à la Nouvelle-Orléans par la musique et le rythme, autrement dit notre fréquence à nous? Ce poète, c'est Gaston Miron...



André Gladu (Photo: Véro Bon-compagni)

Comme toujours dans le cinéma, il y a aussi eu un concours de circonstances. Un ami de la Louisiane, Barry Ancelet, de passage à Montréal, m'a amené à l'enregistrement d'une émission de télévision à laquelle participait Gaston Miron. Je ne le connaissais pas, j'avais une idée de lui plutôt vague... J'ai alors assisté à cette discussion où chaque fois que Miron voulait exprimer quelque chose, on l'interrompait ou on lui disait de le dire un peu plus tard. Mais j'aimais ses yeux, il avait le regard d'un homme intègre. Après l'enregistrement, nous nous sommes tous retrouvés au bar où Gaston disait des choses passionnantes, maintenant qu'il n'y avait plus les caméras de la télévision. Je lui ai demandé pourquoi il n'avait pas dit tout cela un peu plus tôt. Et il m'a lancé: «Justement, toi qui fais du cinéma, amène ta caméra et tu vas voir, je vais t'en parler de toutes ces affaires-là!». Il ne faut pas me le dire deux fois!

Le lendemain, Barry Ancelet est rentré enthousiaste d'une journée passée avec Miron qui lui avait fait connaître tous les lieux littéraires de Montréal, les quartiers, les maisons de Louis Fréchette, Nelligan, etc. Ils avaient beaucoup discuté et Miron lui avait sans doute confié des choses qu'on ne dit souvent

qu'à des oreilles étrangères. Cela m'est arrivé aussi d'avoir des confidences ou des propos d'artistes français ou américains qu'ils n'auraient jamais osé dire dans leur milieu. Il faut des oreilles différentes. Et c'est mon métier d'avoir des oreilles différentes. J'ai compris avec mes discussions avec Barry qu'il fallait que je fasse parler Miron. Je me suis mis à écrire un projet très large sur la liberté, j'ai commencé à établir des relations de confiance avec Miron, je lui ai expliqué le projet, en ai discuté avec lui, et petit à petit, le thème très large bâtit à partir d'une impression que j'ai eue à la Nouvelle-Orléans s'est circonscrit et est devenu un film sur Gaston Miron.

Ciné-Bulles: *Quels sont les aspects ou traits de Gaston Miron que vous avez découverts, qui vous ont particulièrement frappé chez lui?*

André Gladu: Gaston est un homme rempli de contradictions, comme tout le monde d'ailleurs, mais contrairement à la plupart des gens, il assume ses contradictions. Il ne fait pas semblant de n'être qu'un personnage, un écrivain inspiré. Il y a tout chez Gaston: le petit gars de Sainte-Agathe qui était émerveillé devant la nature, mais désorienté aussi de

Filmographie d'André Gladu:

- 1972: *le Reel du pendu* (m.m.)
- 1974-1980: *le Son des Français d'Amérique* (série coréalisée avec Michel Brault)
- 1979: *la Pointe du moulin* (m.m.)
- 1981: *les Dompteurs de vent* (m.m.)
- 1983: *Marc-Aurèle Fortin (1888-1970)*(m.m.)
- 1984: *Zarico* (m.m.)
- 1985: *Noah* (c.m.)
- 1986: *Pellan*
- 1988: *Liberty Street Blues*
- 1991: *Champion Jack Dupree* (c.m.)
- 1993: «*Snooks*» (16 mm reproduit sur vidéo)

Entretien avec André Gladu

découvrir que l'été sa ville devenait complètement anglaise, qu'il fallait laisser passer ces petits touristes qui parlaient fort anglais, cette situation de colonialisme bien à nous telle que vécue dans les années 20, 30 et 40. Il ne cache pas ces sentiments-là et du coup cela en fait une personne très lucide au point de vue politique et de l'identité culturelle. Cela en fait aussi quelqu'un de très honnête qui ne masque pas les problèmes. Il a une conscience très profonde de la question du Québec. Il fait partie de ces intellectuels qui n'ont pas peur de démonter nos mécanismes d'aliénation.

L'autre chose qui me plaît, c'est de voir sa tête de frère des écoles chrétiennes... Il ressemble à un vendeur de bibles dans une petite librairie spécialisée pour les témoins de Jéhovah. C'est un type intéressé par toutes les choses de la vie, il est très intéressé par les femmes, il a écrit de très beaux poèmes d'amour... Il est considéré dans la francophonie comme un des plus grands poètes de l'amour avec Paul Éluard. Ce n'est pas rien comme reconnaissance internationale. Et c'est ce gars qui a l'air d'un frère des écoles chrétiennes et qui vient de Sainte-Agathe!!! Cette contradiction dans l'apparence des choses me plaît aussi. Quelqu'un comme Gaston Miron te force à revoir tous tes préjugés sur les gens.

Chez Gaston Miron, on retrouve un magnifique équilibre entre ce que j'appelle notre profonde culture populaire, nos racines en tant que peuple, et une vision contemporaine des choses, très moderne. Il fait l'équilibre parfait entre ces deux cultures, la populaire et la savante. Il ne renie aucun des deux aspects. Or c'est ce qui fait notre force au Québec;

notre culture n'est pas que savante comme celle de la France mais elle n'est pas que populaire et traditionnelle comme en Louisiane. Gaston peut te chanter une complainte ou une chanson à répondre, il a cette fibre en lui qu'il n'a jamais reniée, mais c'est aussi un vrai savant, en linguistique, en littérature internationale et pas seulement sur la question du Québec.

Ciné-Bulles: *Est-ce ce même mélange de tradition et de savoir moderne qui vous a attiré vers votre prochain sujet de film, l'École nationale de cirque?*

André Gladu: Tout à fait. L'École a pris la vieille tradition du cirque et lui a incorporé des éléments très québécois comme la scénarisation des numéros, qui nous vient de notre tradition du théâtre et du vaudeville, la danse, une nouvelle façon d'utiliser la musique, les costumes qui nous viennent encore de notre tradition théâtrale. Elle avait le goût de prendre des risques, de produire quelque chose de très spectaculaire. De l'École est né un cirque moderne, unique, qui a donné le Cirque du Soleil, une de nos *success stories*. Nos hommes politiques ne le perçoivent pas toujours mais le Québec est plus que mûr pour passer à l'action et prêt à se faire reconnaître sur la scène internationale.

L'autre aspect qui m'attire dans le cirque, c'est cette façon de t'en jeter plein la vue, le côté illusionniste. Je trouve une connivence très grande entre un fil de feriste, un jongleur ou une magicienne et mon travail de cinéaste. D'ailleurs j'apprends énormément sur mon métier avec chacun de mes films. Sans s'en douter, Gaston Miron m'a beaucoup apporté sur mon métier, comme les jazzmen de la Louisiane. Le jazz

Liberty Street Blues



et le cinéma direct se ressemblent: ils captent tous les deux l'instant présent.

Ciné-Bulles: *Vous avez parlé un peu plus tôt de votre gestation d'un sujet. Comment concevez-vous la forme de vos films?*

André Gladu: Comme on ne dissocie pas l'un de l'autre, on aborde le sujet globalement. Dans le cas de Miron par exemple, c'est un poète, sa parole est importante. On traduit cela au cinéma en l'enregistrant, il doit dire quelques poèmes. Au niveau formel, il faut laisser la place à la parole. Miron est aussi un écrivain. Il faut le voir écrire. Voir se former et couler les lettres sous la main. La calligraphie de quelqu'un est très personnelle. J'ai d'ailleurs utilisé sa signature pour le titre. La signature de quelqu'un, c'est son sceau d'artisan.

Gaston Miron bouge beaucoup, il est toujours en mouvement, il s'intéresse à tout. Il fallait donc que je puisse montrer toutes ses facettes, ne pas le montrer assis méditant sur sa pipe. Il fallait le suivre. En même temps, comme c'est un homme qui, médiatiquement, est bruyant, il fallait relever le défi de montrer son intimité, pas en voyeur, mais comme clé pour révéler une partie du personnage. J'ai mis sa femme dans le film, ce que je ne fais pas d'habitude. C'est aussi un choix formel si l'on veut, un choix de réalisation que d'introduire une autre personne dans le film. Marie-Andrée a non seulement des choses à dire qui permettent de comprendre la poésie mais sa seule présence révèle des choses sur Gaston et son univers.

La forme dérive du personnage. On peut imaginer ce qu'on veut avant le tournage, mais la réalité de la vie des gens dicte un certain nombre de choix. Il faut saisir les instants, savoir tirer profit des situations ou des incidents, les moments de grâce. C'est ainsi qu'on compose un film sans en voir immédiatement l'ensemble et la synthèse. On va chercher les morceaux du puzzle dont on a besoin pour créer une image compréhensible. Après on travaille avec un monteur qui est comme un grand peintre. Le monteur aide à recomposer tous les éléments directs du cinéma.

En documentaire, il ne faut pas trop se préoccuper de l'ensemble des éléments. Les bailleurs de fonds exigent un scénario mais c'est naïf de croire que les choses vont se passer comme on les écrit. Le cinéma direct n'est pas comme cela. Bien sûr, avec le temps, on pratique son métier avec un peu plus de perception qu'avant, on voit venir les choses, on se rend compte



quand une situation de tournage est un cul-de-sac. Et l'équipe est très importante.

Ciné-Bulles: *Est-ce que vous travaillez toujours avec les mêmes gens?*

André Gladu: Non, j'aime changer de sujet et j'aime changer d'équipe. Pas parce que je n'aime pas les gens avec qui j'ai travaillé, au contraire, mais j'aime varier parce que les techniciens avec qui tu travailles te révèlent à toi-même, te font voir tes limites ou tes capacités. Ils t'aident à être conséquent. C'est très difficile pour un technicien d'accepter de marcher sur ta fréquence; cela demande beaucoup de professionnalisme et de générosité. Le cinéma est un travail d'équipe et cela demande des gens non seulement solides professionnellement mais aussi matures personnellement. Il faut apprendre à se moduler par rapport aux autres. J'ai beaucoup appris à ce propos avec des gens comme Michel Brault et Claude Beaugrand dans **le Son des Français d'Amérique**. Il n'y a pas de recette pour faire un bon film. Il y a juste des circonstances atténuantes. Il y a des moments et l'art de capter ces moments-là. C'est le métier que je pratique grâce à mes techniciens. ■

Gaston Miron (les outils du poète) (Photo: Louise de Grosbois)

Gaston Miron
(les outils du poète)

16 mm / coul. / 52 min /
1994 / doc. / Québec

Réal.: André Gladu
Scén.: André Gladu (en collaboration avec Michel Coulombe)
Image: Jacques Leduc
Son.: Claude Beaugrand
Mus.: Bernard Buisson et Pierre Saint-Jak
Mont.: André Corriveau
Prod.: François Bouvier - Productions du Lundi Matin
Dist.: Cinéma Libre